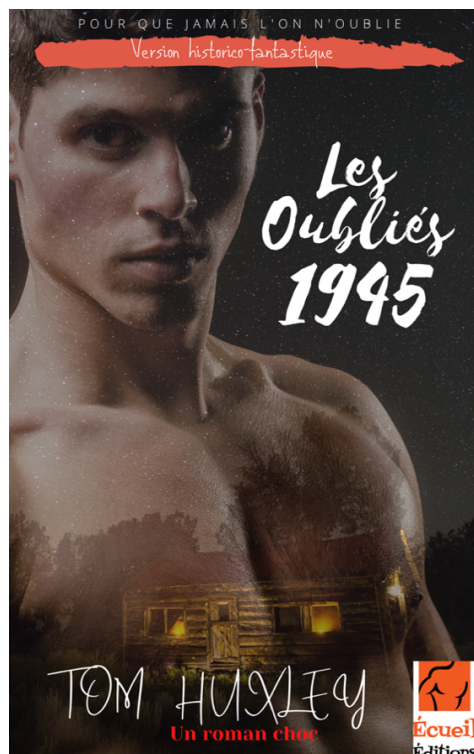


Les Oubliés – 1945

Version historico-fantastique

roman

Tom Huxley



© Tous droits réservés 2021 Tom Huxley*Écueil*
Éditions



DEDICACE

À la différence.

Pour que jamais l'on n'oublie.

Je savais que le temps était un lieu où l'on pouvait se perdre, un endroit où le bonheur et l'horreur pouvaient durer indéfiniment.

L'année brouillard (2009)

Michelle Richmond

REMERCIEMENTS

Un tout grand Merci aux personnes m'ayant offert leur aide pour me documenter et à mes bêta lecteurs et leur clairvoyance.

Sommaire

Note de l'auteur	1
1945, environs de Wolgast, Nord-est de l'Allemagne	7
Le réveil	11
Les doutes	31
Les rêves	39
Soupçons	51
La folie en embuscade	57
Rêverie	61
Stephan	65
Franz	99
Anna	109
Présences au dehors	115
Le vendu	125
La disparition	135
Abandonnés	151
La porte	159
Thomas	163
Henke	185

Paranoïa	→	195	¶
Rêves ou prémonition.....	→	205	¶
Mémoire vive	→	207	¶
Le passé se dessine.....	→	221	¶
Le grand vide	→	227	¶
Vision	→	241	¶
On n'échappe pas à son passé.....	→	245	¶
Révélation	→	259	¶
Les sauveurs.....	→	269	¶
Libération	→	287	¶
Commentez	→	291	¶
Biographie	→	292	¶
Bibliographie	→	293	¶
Où me trouver	→	294	¶

Note de l'auteur

« Pour commencer, il te faut accepter de mourir un jour, la vie n'en sera que plus colorée, plus belle et tellement plus extraordinaire ! »

Ayant découvert le mot « *Arschficker* », ainsi que bien d'autres informations sur la déportation dans mes recherches, je l'avais d'abord choisi comme titre de ce livre avant d'opter pour « *Les Oubliés* ». Je mentionne ce mot à plusieurs reprises au fil des pages, notamment pour sa signification percutante qui est riche en symboles et en préjugés.

Gérard Koskovich relate dans son livre « *De l'Eldorado au Troisième Reich* », et je le cite, que dès la création des camps, les homosexuels masculins durent arborer une marque distinctive sur leur tenue de prisonnier, soit un brassard jaune frappé d'un A majuscule (probablement issu de *Arschficker* « baiseur

de cul » en allemand), soit de larges points noirs, soit le 175 (une référence au redouté paragraphe 175 du Code pénal allemand). Mais au fil des années, le triangle de tissu rose s'imposa comme la marque distinctive des détenus déportés en raison de leur homosexualité.

Les protagonistes de cette histoire se veulent justement, avoir été eux-mêmes, victimes de cette distinction sans nom, mais ce texte n'est pas un livre sur l'homosexualité, mais ce que cette minorité comme d'autres d'ailleurs à la même époque ont pu subir d'un régime politique. Il est avant tout un plaidoyer de la mémoire. De ses méandres et de notre capacité à la préserver. À la retrouver, car sans elle, la vie n'aurait que peu de sens. Un hymne à la tolérance et à la différence. À l'heure où l'on déboulonne les statues des dictateurs et autres personnages de l'histoire fort discutables, il me semblait important plus que jamais, de faire revivre cette période pour rappeler combien nous sommes capables des pires horreurs.

Ce livre est une façon de marquer le temps. De graver d'une encoche, aussi infime soit-elle, cette roue inéluctable nous emportant malgré nous.

Je tiens ici à rendre hommage à tous ces hommes et ces femmes ayant péri dans d'atroces souffrances, pour être oubliés par la suite, et jusqu'à il n'y a pas si

longtemps encore.

Ainsi qu'à tous ces fous ayant perdu la tête, tous ces bourreaux et acteurs de l'horreur, pris à leur propre piège.

En m'informant et en me documentant, j'ai découvert des faces cachées de l'être humain inimaginables. Des zones d'ombres serties d'horreur et de terreur qu'on ne peut imaginer, et dont bien peu de survivants en réchappèrent.

Je n'ai absolument aucune prétention quant à écrire un récit historique strict et pointilleux sur les faits, mais je tenais à me baser sur certains épisodes de cette période sombre et révéler quelques noms de nazis ayant marqué l'histoire, d'autres un peu moins que je ne connaissais pas, et que j'ai découvert en recherchant des informations sur cette descente aux enfers.

Bien qu'étrange, voire fantastique, cette histoire relate une toute petite partie des atrocités que durent commettre les SS contre les minorités. Sans doute ai-je choisi cette narration, pour rendre moins abominable cette horreur qu'ils subirent. Pour les faire revivre autrement que par ces faits accablants, laissant libre cours à l'imagination et diluant les frontières du réel et de l'imaginaire... Je crois surtout que je ne voulais pas

faire de voyeurisme horrifique, bien que certains passages soient durs et emplis d'effroi.

Les expériences que les nazis firent sur leurs cobayes homosexuels, handicapés mentaux et physiques, ou sur les opprimés politiques et intellectuels de tous poils confondus représentant un danger pour la mère patrie de l'époque, n'avaient pas pour but de les rendre hétérosexuels, ni d'en faire des Aryens ou de les rendre dociles, il ne faut pas l'oublier. Ce fut avant tout un prétexte et surtout, un moyen fort efficace de tester un procédé d'éradiquer le plus de vie possible en bien moins de temps qu'il n'en faut pour la créer. Ce ne fut rien d'autre qu'un prélude à l'extermination juive. Un prélude à l'horreur et à ce qu'est capable de faire l'homme à ses pires heures.

Si nous avons connaissance aujourd'hui de quelques pratiques testées dans ce domaine, nous ne pouvons sans doute imaginer toute l'horreur de telles expériences, pouvant sans la moindre ambiguïté serrer la main au docteur Frankenstein. Lui au moins, s'évertuait à tenter de recréer un souffle de vie, même si le résultat escompté fut une calamité.

Parce qu'il me paraît inconcevable aujourd'hui encore que des chefs d'État ne saluent pas la mémoire de certains au même endroit ni dans le même temps que

les autres, j'ai tenu à écrire ce texte ; s'il ne relate pas tout avec réalisme, il leur rend un hommage vibrant, qui, je l'espère, ne laissera personne indifférent.

Voilà une manière de poser une pierre à l'édifice. Pour que leur mémoire vive, et que leur mort n'ait été vaine...

Une goutte d'eau dans l'océan, un grain de sable dans une mer de sable qui, si elle ne peut prétendre changer les gens, changer le monde, a au moins je l'espère, la faculté de les amener à se poser quelques questions et de rendre la différence accessible et attrayante, car c'est avant tout cela que le Reich tenta d'éradiquer.

Si cette dernière fait le plus souvent peur, et encore aujourd'hui, elle est, et il ne faut pas l'oublier, le moyen le plus sûr de léguer des couleurs au monde dans lequel nous nous débattons.

Attention ! Vous entrez dans un monde étrange, sombre et accablant, mais la vraie vie n'est malheureusement pas souvent comme celle d'un roman se terminant par un happy end. Elle peut être rêche, cruelle, voire insultante pour l'être humain que nous sommes et suivant l'époque. Ce livre n'est pas une romance, même s'il va vous faire découvrir trois puissantes histoires d'amour ; il n'est pas un documentaire non plus, mais s'appuie sur des faits avérés pour rappeler ce pan de l'histoire que bien des gens ignorent encore. Bienvenue dans ce thriller psychologique, ce huis clos suffoquant. Vous n'allez pas ressortir intact de ce voyage.

1945, environs de Wolgast, Nord-est de l'Allemagne

Il y a le mugissement des vagues au loin et le chuintement du vent. Comme un murmure réconfortant. Une brise rafraîchissante.

Il y a le silence aussi. Pesant, s'incrétant comme de la suie. S'imprégnant dans les moindres recoins.

Il y a cette bâtisse, minuscule en soit, donnant la main à l'étrange, semble-t-il. Faite de rondins de boulaux, elle prône seule au milieu de nulle part. Là, dans ce no man's land du nord de l'Allemagne. Un endroit perdu, oublié. Oublié par le temps lui-même.

Aucune route n'est visible, aucun chemin. Pas le plus petit sentier. Des fourrés et des buissons chargés de baies entourent ce lieu insolite, comme pour le protéger, pour le cacher ou le dissimuler... Quelques fougères plus ou moins alignées tentent de lui donner un aspect de jardin dompté, mais il n'en est rien en vérité.

L'image est floue, tantôt noire et blanche, tantôt d'une teinte sépia et survenant dans l'esprit de Klaus par

flashes, comme par accident. Un accident malencontreux qu'on aimerait ne plus avoir en mémoire et dont on ne peut se défaire. Un patchwork d'images collées les unes aux autres et dans le désordre. Un empiècement de représentations se moquant bien du temps.

Il y a les cris. Des cris horribles, semblant surgir de l'au-delà. D'outre-tombe.

Klaus est nu, couché sur une sorte de lit fait de vieilles lattes coupées dans du saule. Ses jambes sont maintenues écartées par un bout de taule, lui écorchant la chair au moindre mouvement. Des pinces emprisonnent ses tétons tandis qu'une autre s'acquitte fièrement de ses organes génitaux.

Lorsqu'il reprend conscience, une coulée d'eau lui est lancée sur le torse à moins que ce ne soit de la pisse, afin que la décharge qui va lui être infligée soit plus cruelle, plus douloureuse, plus intolérable.

L'image est de plus en plus confuse et trouble, seules les bottes des soldats et de l'officier sont nettes. Les visages sont imperceptibles. Méconnaissables. Un embrun enrobe ce rêve et les protagonistes de ce même cauchemar, comme s'il tenait à masquer quelque chose. Une authenticité cruciale, un sacre à ne pas violer, sous peine de ne jamais plus retrouver le moindre souffle,

mais surtout, d'y perdre la raison.

L'officier SS se tient devant lui. Il reconnaît ses bottes, plus hautes que celles des deux autres soldats. Plus brillantes. Droit comme un I, insensible au spectacle, insensible à la souffrance qu'il est en train de lui faire subir.

Klaus a beau hurler ses tripes, hurler la mort, personne ne viendra et au vu du plaisir qu'éprouvent ses deux bourreaux, des nazis plus fous que tous les fous réunis du plus grand asile jamais connu en Allemagne, personne ne parviendra à le sauver sinon une mort salvatrice.

Les yeux exorbitants des deux soldats se dévoilent, se précisent un très bref instant et laissent apparaître le malin lorsqu'ils daignent regarder le prisonnier qu'ils torturent, s'encourageant et plastronnant en se lançant des vannes, gonflant ainsi leur orgueil de mâle. Seul leur regard est perceptible. Tout le reste du visage se pare d'un aspect vaporeux.

Klaus n'est plus qu'un bout de chair, grillant au rythme des supplices endurés. Il ne sent plus ses pieds, plus ses mains, plus ses jambes, plus même sa tête, ils se sont arrangés pour la frapper à coups de pelle, comme si cela ne suffisait point.

Une odeur de roussi s'empare des lieux, après qu'ils lui aient lancé la dernière décharge. Klaus a à peine le temps de voir que ses doigts n'ont plus d'ongles et l'un des chiens dévorer un membre de... Non ! supplie-t-il en fermant les yeux et espérant avoir imaginé ce qu'il vient de voir, mais il sait qu'il n'a point rêvé. C'était bien un bout de bras. Un bras. Pas le sien. Quoique s'il s'agissait de son membre, il n'aurait pas la force de crier tout son effroi. Et quand bien même il sentirait quelque chose ?

Un des soldats vient vers lui, le regard méchant, une seringue à la main, il la lui plante dans l'aine sans hésiter. En espérant même, lui faire le plus mal possible.

Mais la douleur ne veut plus rien dire à ce stade. Il n'a plus de larmes pour pleurer. Il se laisse aller en espérant ne plus jamais se réveiller, sombre dans l'inconscient, à moins que ce ne soit la potion qu'on vient de lui injecter qui lui fasse perdre connaissance.

Le réveil

— Voilà... Chut ! Chut ! souffle Anna, en posant sa main sur sa poitrine et en le berçant gentiment.

Klaus ouvre les yeux, observe le plafond vétuste de cette bâtisse. La moisissure, telle une petite vérole, envahit le bois sans vergogne. Les formes créées sont ce qui s'apparente le plus à une œuvre artistique et cela fait du bien dans un tel endroit.

Il cligne plusieurs fois des paupières avant de poser son regard sur Anna. Il a de la peine à revenir à lui, à se défaire de ce rêve, à moins que ce ne soit des songes ou pire...

Il ne comprend pas. Ni ses cauchemars qu'il lui semble toujours avoir faits, ni cette prison dans laquelle on les maintient pour Dieu sait quelle raison.

Un bourdonnement est perceptible de l'autre côté de la pièce. Les deux prisonniers tournent la tête en

même temps vers le son en question. Klaus se penche pour tenter de distinguer qui en est l'auteur.

Une silhouette se dessine dans la faible lumière qu'un jour timide a toute la peine du monde à léguer dans cette chambrée. Les vasistas minuscules, n'ayant jamais été lavés, semble-t-il, ne suffisent pas à laisser croire qu'il fait jour dehors, tant il fait sombre. Très sombre. La fenêtre, la seule fenêtre de cette bâtisse ne paraît en fait être qu'un empiècement de la paroi laissant à peine entendre le clapotis de la pluie lorsque celle-ci tombe.

Un corps voûté, assis sur le sol, se balance d'avant en arrière. Un corps maigre, rachitique. Une de ses mains tendues au-dessus de la tête, l'annulaire et l'index levés et tremblotants nerveusement sans discontinuer.

La jeune femme et Klaus soupirent en l'observant. Soulagés ou déçus, ils n'arrivent à décrire ce qu'ils ressentent, mais une chose est certaine, ils préfèrent se heurter à Franz plutôt qu'à l'un de ces soldats devenus fous à lier.

« Quel débile » songe Anna, en observant le jeune homme handicapé compter à voix haute et n'osant les regarder autrement que par-dessous son épaule. Des œillades obliques emplies de crainte et d'appréhension.

Elle secoue la tête, revient à Klaus en souriant timidement.

— Un cauchemar ? demande la jeune femme blonde d’une voix douce et chaleureuse.

— Je... tente de répondre Klaus, en se frottant la tête et en observant ses doigts.

Ses ongles sont bien en place. Son torse n’a aucune trace apparente de brûlures et son visage est assurément vierge d’ecchymoses et de boursouflures, sinon, elle ne le considérerait pas ainsi.

Il soupire bruyamment sous le geste de la main de la jeune femme, montrant les autres lits du regard. Aucune tête ne dépasse des châlits, mais les matelas sont bien tous occupés. Malheureusement pour eux, songe Anna, en se mordant la lèvre inférieure.

Combien sont-ils dans cette chambrée ? Six, sept ? s’interroge-t-elle silencieusement en tentant de se rappeler chacun de ses compagnons survivant à ses côtés depuis... Oh ! Mon Dieu, même ça, elle n’arrive pas à s’en souvenir...et quelle est cette obsession des chiffres ? Ce besoin constant d’être à jour et de chercher obstinément le nombre exact de personnes la côtoyant ?

Anna inspire profondément. Elle a de la peine à

cache son désarroi face au trouble qu'elle ressent. Elle ne veut pas qu'il devine ce malaise. Elle se tient les reins avec ses deux mains, se redresse en inspirant une bouffée d'air avant de se tourner vers lui. Un courant traverse la pièce, sa mèche ondule comme une voile au vent. Elle la remet sur sa tête en souriant du mieux qu'elle peut. Klaus tente de lui rendre la pareille, mais son rictus est bref et plein d'inquiétude. Il s'assoit dans son lit, laissant tomber ses jambes dans le vide, au-dessus de la tête de son voisin d'en bas. Anna lui frotte l'avant-bras pour le réconforter. Il reste songeur. Semble ailleurs. Dans un autre monde tandis qu'elle revient à celui-ci en plongeant son regard questionneur dans le sien.

— On nous drogue Anna ! chuchote-t-il à l'oreille de la jeune femme, en lui lançant une œillade sombre. On nous drogue tant et si bien que nous ne savons plus depuis quand nous sommes dans ce camp. Que nous ne savons plus même pourquoi nous y sommes arrivés ! Que nous ne savons même plus qui nous sommes !

Anna ne peut contenir l'agitation de ses paupières semblant se rebeller face à cette affirmation.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité ! Je ne sais pas comment, mais on doit

nous injecter quelque chose pour que...

— C'est du délire ! s'emporte la jeune femme, en secouant la tête comme si elle refusait cette éventualité.

— On nous surveille. Chaque fait et geste est analysé par ces...

— Mais... comment pourraient-ils nous épier, voyons ? se défend-elle, d'une voix emplie de panique. Ces parois pourrissent sous nos yeux, alors...

— Comment, ça je n'en sais rien, mais ce dont je suis persuadé, c'est que nous subissons des lavages de cerveau à tout moment par je ne sais quels foutus procédés !

— En es-tu sûr ?

— Je donnerais ma main au feu ! Pourquoi ne nous souvenons-nous jamais avec exactitude de la journée précédente ? Te souviens-tu de tous les événements d'hier ? Non, répond-il à sa place, sans même la laisser tenter une riposte. J'en étais sûr. Et aucun d'entre nous ne s'en souvient. On nous bourre de médicaments. De psychotropes ou je ne sais quelle merde dans le seul but, d'expérimenter, Anna. Nous ne nous rappelons même plus nos vies d'avant... D'avant tout ça. Ou si peu...c'est si confus.

— Mais... Je m'en souviendrais si on avait tenté de me drog... Je n'ai aucun souvenir de quoi que ce soit ayant trait à une seringue ou des gélules.

— Je ne te parle pas de seringue, Anna. Ni de bonbons, voyons ! la sermonne-t-il, comme une petite fille venant de dire la plus grande bêtise. J'imagine qu'ils en mettent partout. Dans la bouffe, dans les couvertures, pour qu'on les inhale en dormant. Dans l'air ambiant. Partout !

— C'est dingue cette histoire. Tu crois vraiment ce que tu dis ? finit-elle, en ne le quittant pas des yeux.

Klaus saute de son lit d'un bond agile. Il semble surpris lui-même. S'il était drogué, peut-être ne tiendrait-il pas sur ses jambes de la sorte.

Il pose sa main sur l'épaule d'Anna, plonge son regard azur dans le sien. Comme elle est belle, se dit-il, en l'admirant. Un sourire intérieur illumine sa figure, avant que ses yeux ne tombent sur les coutures usées de sa tunique.

Telles des décharges électriques foudroyant son crâne, des souvenirs l'assaillent sans crier gare. Comme un couperet tranchant l'espace-temps, ils le transportent dans le camp qu'il rejoignit en train. Le fatras des roues métalliques le long des rails l'abasourdit. Il peine à rester

concentré, il semble déconcerté, désespéré, avant de retomber dans ce wagon dans lequel une dizaine d'hommes moururent durant le voyage. Certains de froid, certains d'asphyxie, mais d'autres, tout simplement d'appréhension et de peur. Ce qu'on racontait à l'époque sur ces camps était horrible. De l'horreur pure. Tellement irréel, qu'ils ne pouvaient pas vraiment exister sinon dans l'imaginaire collectif nourrissant les craintes à venir. La vie semblait avoir été allouée au diable en personne disait-on. Klaus put le constater par lui-même. Rien ne leur fut épargné. Ni les humiliations de bas étage ni les pénitences les plus abjectes. Tout devint très vite incompréhensible. Surréaliste. S'il devait y avoir un enfer, alors c'était bien là qu'il se trouvait. Mais quand tout cela avait-il basculé et en quelle année était-ce donc ?

Il n'arrive pas à allouer de temps à ce souvenir. Telle une volute évanescence, ce dernier lui échappe ; il déluge toute logique temporelle. Seule l'horreur est perceptible.

Pourtant, il lui arrive de rêver d'un temps où il fut heureux et libre, à moins que la terreur dans laquelle ils ont basculé est telle, qu'il s'invente un monde rêvé pour pouvoir supporter tout ce qu'on lui fait subir. Quelque chose lui certifie au fond de lui qu'il fut un temps ou

tout ceci n'existait pas et où chacun pouvait vaquer à ses occupations et vivre sa vie sans être appréhendé ou brimé.

À nouveau happé dans un souvenir, il revoit ce garçon tué devant ses yeux pour avoir demandé de l'eau. Juste un peu d'eau. Un autre, brûlé vif, dans le seul but d'amuser quelques soldats s'ennuyant. Il en vit même certains obligés de s'embrasser devant un groupe de soldats, pour être abattus juste après. Ou forcés de s'acquitter d'un volatile amené tout spécialement au camp pour l'occasion. Une distraction. Une récréation...

Anna s'impatiente. Elle escompte de lui un peu plus de crédit. Elle s'agace en silence avant de se départir de sa réserve.

— Ne devrait-on pas en parler aux autres ? le sort-elle de ses pensées sombres.

Il ne répond pas tout de suite. Comme paralysé par sa mémoire, décidément bien déficiente. Il se rappelle si peu en vérité. Tout lui revient par vagues. Par flashes et dans un tel désordre. Mais il n'est pas le seul dans la chambre à souffrir de cette insuffisance, il en est convaincu. Tous sans doute, reçoivent des informations virulentes ou moins violentes dans leur mémoire, sans

pouvoir jurer qu'elles leur appartiennent vraiment, mais ressentant sans le moindre doute, la souffrance endurée. La douleur ne peut tromper. Lorsqu'elle nous frappe, songe-t-il, elle est indélébile, et cela, pour l'éternité ou ce qu'on croit être l'éternité.

— Klaus ? insiste Anna, en voyant bouger l'épaule de Michael, juste en dessous de lui.

L'homme hésite, puis d'une voix blanche et résignée :

— Non ! Je ne tiens pas à leur saper le moral. J'en parlerai si...

Il ne peut finir sa phrase. Michael s'étend comme un chat en bâillant. Klaus admire ses belles dents et son magnifique sourire accentuant son ingénuité, avant de s'arrêter sur son teint diaphane ponctué de rousseur. Que cachent ses grands yeux hagards ne pouvant dissimuler la gravité et laissant deviner la folie en embuscade ?

— Bien dormi ? demande-t-il au jeune homme en se raclant la gorge.

— Oui... hésite l'intéressé, en se frottant le visage dans ses deux mains.

— Mauvais rêve ?

— Non. Mais... c'est étrange maintenant que tu en parles, j'en ai fait un, oui, et j'avais vraiment l'impression que c'était réel. C'est comme si j'y étais.

— Ça nous arrive à tous.

— Je ne crois pas. C'était plus intense. Et complètement loufoque. Figurez-vous que je buvais un verre avec un type semblant m'aimer en pleine ville, sur une terrasse, déclare-t-il très naïvement, un sourire goguenard et béat pendu à ses lèvres.

Ses mots sont lancés avec insouciance et sans bien même réaliser leur sens réel. Il ne sait pas vraiment ce qu'il dit et ne le peut, car cette vie rêvée ne lui appartient déjà plus, semble-t-il.

— Eh bien, il y a plus désagréable comme rêve...

Klaus est emprunté pour répondre. Il ne trouve plus ses mots. Il étudie le visage de Michael comme s'il voulait évaluer les dégâts, mais le jeune homme ne se désespère pas de son sourire, mettant autant mal à l'aise Anna que Klaus.

La jeune femme confirme l'embarras d'un œil attentif. Elle remet les cheveux du jeune homme en état.

Le seul avec elle, ayant un semblant de crinière sur le crâne. Elle le trouve beau garçon, éprouve l'envie de lui déposer délicatement un baiser sur la joue, mais elle n'en fait rien. Elle se contente de l'envelopper dans un long regard de tendresse. Ça y est, je me souviens, songe-t-elle soudain, six, nous sommes six. Non, sept, je crois avoir oublié quelqu'un, mais qui ? Ah ! Je n'arrive pas à m'en souvenir... Mais si, voyons ! Oui, bien sûr, le débile. Ça fait donc sept, en conclut-elle, satisfaite, mais guère rassurée sur le fonctionnement succinct de sa mémoire, car elle est incapable de se remémorer leur nom à tous. Quelque chose l'empêche d'y parvenir à cet instant et elle en ragerait si elle s'obstinait. Elle préfère déclarer forfait et revenir à cette belle figure d'ange. Mais un changement radical envahit cette dernière, l'habillant d'une inquiétante et angoissante aura. Michael se tourne vers Klaus.

— Que faisons-nous là, Klaus ? demande soudainement le jeune homme d'une voix éraillée, cassant l'ambiance.

Anna retire la main de sa chevelure comme si elle venait de se brûler à une flamme, elle fait un pas en arrière. Son visage se glisse dans la pénombre.

— Je... je crains que la qualité de ton matelas et l'insalubrité de ce lieu ne t'en donnent la réponse,

Michael.

— Mes rêves sont si positifs. Tout y est parfait, merveilleux. Tellement vrai, que ça ne peut qu'exister quelque part. Ailleurs... J'en suis certain !

Michael accuse un flash le faisant sursauter. Une image de bébé porté par les bras d'une femme le tenant au-dessus de sa tête traverse son esprit. Il est troublé, tente de dissimuler ce malaise soudain où il se sent si bien. Il a l'impression de flotter dans le ventre de sa mère. Il s'y sent en sécurité. Puis, un petit garçon apparaît, timide, de grands yeux clairs lui mangeant le visage. Il pense se reconnaître mais il n'en est pas sûr.

— Je... je n'ai rien fait de mal, Klaus ? Du moins, je ne crois pas avoir fait quelque chose de si dégoûtant pour mériter ça... Pourquoi ? Pourquoi nous a-t-on fait cela ?

— Nous a-t-on ? relève Klaus, en accentuant bien sur le temps qu'il vient d'employer. Que veux-tu dire par là ?

Le jeune homme ne répond rien comme s'il n'avait pas entendu la question ou avait décidé de l'éluder. Il adopte une mine contrite. Il n'est pas capable d'évaluer la pertinence de cette observation. Son regard l'emporte ailleurs. Sans doute dans ce rêve si beau, si agréable...

Un regard de moribond que ne comprennent, ou ne veulent interpréter Anna et Klaus, de peur de perdre la raison.

Elle tire la veste de Klaus par le bras :

— Tu crois vraiment qu’il pense ce qu’il dit ? J’ai plutôt l’impression qu’il débloque complètement ! Peut-être les drogues ? Cela prouverait ta théorie... lui souffle-t-elle à l’oreille, en observant le jeune homme se lever.

Ses longs membres ne font qu’accentuer sa maigreur. Quel dommage, bien remplumé, il serait un bon parti, songe Klaus, en le suivant du regard.

Les autres se réveillent presque en même temps. Henke se frotte le visage. Thomas frappe dans ses mains comme pour se prouver qu’il est bien là. Stephan, lui, les laisse s’activer sans rien dire.

Très vite, tous se regroupent au milieu de la pièce, excepté Franz et Stephan. Ce dernier reste tapi dans le fond de la chambre, immobile et spectateur. Klaus est intrigué, il l’observe un long moment tout en écoutant les autres. Certains tentant de se souvenir de leur rêve, d’autres les enviant, mais gardant un œil sur la porte de la chambre, ils sont angoissés et tétanisés à l’idée qu’elle puisse s’ouvrir.

S'ils ne font point de pareils cauchemars, selon leurs dires, songe Klaus, pourquoi donc ont-ils l'air si soucieux en observant l'entrée de cette bâtisse ?

Quelque chose ne tourne pas rond. Quelque chose ne va pas. Et si cet homme toujours en retrait avait des informations qu'ils ignorent tous. S'il était de mèche avec les gens les ayant emprisonnés ici, se dit Klaus, en se frottant le menton et en continuant à l'examiner attentivement. Avec suspicion. Stephan est si froid et si distant.

Il repart dans les songes, profitant de cette aubaine de clarté d'esprit, tente de se souvenir de son arrivée au camp, mais il ne parvient à se rappeler de ce jour mémorable, que du bruit des chiens de l'officier les aboyant et tentant de les mordre sous les rires de deux soldats. Deux soldats... N'y en a-t-il eu que deux ? Ou la drogue qu'on leur fait ingurgiter est si puissante, qu'il n'arrive à les compter, à leur coller un visage ?

Et pourquoi n'entendent-ils plus ces clébardes ? Ils devraient les entendre. Tous, devraient les entendre puisque c'est la peur au ventre, qu'ils attendent leur tour, pour passer à l'heure de torture, les chiens venant annoncer l'horreur. Mais ça, il ne l'a pas encore dit à Anna. Il ne lui a parlé que de soi-disant cauchemars le concernant. Cela est déjà bien assez terrifiant.

En quelle année sommes-nous ? se demande-t-il soudain. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à m'en souvenir ? Se peut-il que ces monstres aient réussi à inventer des drogues si puissantes qu'elles effacent même de sa mémoire le jour, l'heure et l'année dans laquelle ils se débattent ? Sans doute... Mais dans ce cas présent alors, cela veut dire qu'ils ont gagné ou que du moins, leur technologie a pu évoluer tant et si bien qu'elle est terriblement plus avancée et plus puissante que ce que n'importe qui pourrait imaginer dans cette pièce et peut-être bien, dans le monde.

Il n'y a qu'en cette hypothèse, que leur présence ici a encore un sens, en conclut Klaus, la peur au ventre, et sans pouvoir expliquer plus avant cette théorie, même s'il sent que les souvenirs affluent à une vitesse dont il n'aurait jamais espéré. Cela l'encourage à redoubler d'efforts pour faire travailler sa mémoire ça de plus, mais le tétanise autant, car ce qui va lui revenir à l'esprit ne sera peut-être pas des plus heureux. Ce sera sans doute très compliqué et douloureux à supporter, il le sait.

Stephan ne bouge toujours pas lorsque Klaus s'avance vers lui. Il devient nerveux, semble perdre ses moyens à son approche.

— Pourquoi ne viens-tu pas te joindre à nous ?

demande Klaus, d'un ton ironique.

— Pour que tu te moques de moi ?

— Ne sois pas tant sur la défensive. T'ai-je agressé ?

— Non, mais ça ne saurait tarder. Comme à chaque fois.

— À chaque fois ?

— Oui !

— Tiens donc, tu te souviens de cela ?

— Parfaitement.

— C'est étrange, je n'ai pas souvenir d'autre fois. Pas même d'une seule fois. Apparemment, tu as quelque chose que nous devrions tous envier !

— Et qu'est-ce donc ?

— La mémoire.

— Oh ! ne crois pas que...

— Je ne crois rien Stephan. Je constate. Comment diable sembles-tu si bien te souvenir d'aussi infimes détails ?

— Je n'en sais rien. Et puis je te l'ai dit, ce n'est que...

— Je n'arrive pas à me souvenir aussi bien des conversations que j'ai pu avoir avec toi. Avec qui que ce soit d'ailleurs. De certaines choses, peut-être, mais à savoir si j'en ai parlé avec toi plutôt qu'avec un autre, ça... Je me souviens à peine de toi.

— Tu es le seul qui me parles dans cette pièce, ce n'est pas difficile de m'en rappeler !

— C'est vrai. Enfin... c'est vrai pour l'heure.

Un malaise s'imisce entre les deux hommes. Klaus réfléchit un instant.

— Fais... fais-tu des rêves, Stephan ? lui demande-t-il d'un ton grave et sans que les autres ne les entendent.

— Pourquoi ?

— J'aimerais que tu me répondes.

— Et toi ?

— De temps à autre, oui ça m'arrive.

— Elle est étrange ta question. L'as-tu posée aux autres ?

— Non. Je ne tiens pas à leur faire... à les effrayer.

— À moi tu peux alors ?

— Je pense que tu es intelligent et tu parais le plus âgé de nous tous sans vouloir t'offenser. Il me semble qu'on doit pouvoir discuter ensemble de choses plus importantes qu'avec les jeunes... Les années ont dû t'apporter la sagesse. Du moins, une certaine forme de sagesse.

— Mais...

— Je vais te poser ma question autrement, Stephan. Saurais-tu des choses que je ne sais pas ? Nous cacherais-tu des vérités que nous ignorons ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher ?

— Sais-tu ce qu'on nous fait ? Ce qu'on nous fait subir ici ? demande-t-il, d'un ton emplí d'horreur.

Stephan se laisse tomber dos au mur, devient pâle, livide. Il glisse comme une poupée de chiffon. S'affaisse lentement.

Klaus le retient en l'empoignant par le col de sa tunique, remarque son crâne serti de touffes éparées. Ceux l'ayant rasé s'y prirent très mal apparemment. Il le secoue un peu, cherche des réponses dans son regard.

Ne décèle rien d'autre qu'un vide étrange. Inquiétant. Effrayant...

Cet homme sait quelque chose qu'ils ignorent tous. Mais pourquoi donc ne dévoile-t-il rien ? Pourquoi se cache-t-il ainsi de tous comme s'il craignait qu'on vienne le choisir comme suivant sur la liste pour être torturé ? Ploie-t-il sous le poids d'un vilain secret ou n'est-ce que la peur de l'inconnu qui lui donne cette mine blême ?

Klaus observe pendant quelques secondes et avec minutie cette figure, des traits marqués dévoilent un visage carré, presque dur. Dur, à n'en pas douter.

Il tente de se souvenir de lui, mais sa mémoire ne lui permet de ne se remémorer qu'une scène les reliant, dans un camp quelque part ; l'image est floue et il ne peut jurer que ce soit bien lui. Était-ce ici ? Klaus ne peut y répondre. Il lâche Stephan qui remet sa tunique en bon état.

Oui, il sait. Il sait quelque chose, songe Klaus, en s'éloignant un peu de lui, anxieux et paraissant avoir vu le diable en personne.

Il n'attend aucune réponse. Aucun signe trahissant cet homme de plus de quarante ans et se défendant de ne pas être un déviant. Tssit ! Un déviant... comme si

Michael et Thomas en étaient vraiment conscients. Eux, n'ont de déviant que leur beauté et l'impertinence à ne pas en douter, flanqués de cette jeunesse qu'on cherche tant à garder. Et s'ils touchèrent et embrassèrent la chair de coquins assoiffés et avides de découvertes en quelques occasions, ce ne fut sans doute que pour expérimenter. Qui ne l'a pas fait, ou n'a eu envie de le faire au moins une seule fois lors de cette adolescence, décidément très déterminée à s'émanciper ?

Klaus fait encore quelques pas, jusqu'à ce que les paroles du groupe lui soient audibles, puis se retourne et se joint aux autres, en se forçant à sourire et à paraître normal.

Anna relève le malaise. Elle vient se placer derrière lui, souffle discrètement à son oreille :

— Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu Hitler en personne ?

Klaus ne répond rien. Il se met à rire avec une certaine retenue lorsque Michael explique son rêve. Le cocktail étrange qu'il a bu avec un éphèbe dans un bar. Les tenues sexy et décontractées des clients de ce même bar. Le spectacle de travestis très inaccoutumé. Rien à voir avec les shows de l'Eldorado de Berlin, sur la Motzstrasse, se dit Klaus, en se rappelant soudain cet

endroit.

Des enfants, voilà ce qu'ils sont, songe Klaus, en tournant la tête et en jetant un œil sombre à Stephan, toujours immobile et embusqué dans la pénombre.

— Il est temps de parler, je pense ! l'exhorte Anna. Il est grand temps, finit-elle, en allant se mettre de l'autre côté du groupe, juste en face de Klaus et de son regard azur, si beau de son tout proche souvenir.

Pourquoi donc paraît-il si sombre tout à coup, songe la jeune femme, en examinant chacun de ses comparses.